

Guillevic, Attila József et les poètes hongrois

Monique W. Labidoire

Guillevic, on le sait, fut un excellent germaniste et a traduit Trakl, Brecht, Hölderlin et bien d'autres. Il aimait ce travail de traduction qu'il faisait en partie pour son propre plaisir mais aussi à la demande de poètes amis ou d'éditeurs. Mais pour traduire une langue qu'il ne connaissait pas, et ici je veux parler du hongrois, il lui fallait passer par une traduction littérale approfondie en sens, rythme et vocabulaire et adapter le poème en rendant au plus près, comme pour toute traduction, l'intention de l'auteur. « *Par la traduction*, il s'agit de permettre au lecteur de recevoir du poème traduit le plus possible de ce que peut recevoir le lecteur de l'original, d'essayer de donner, de celui-ci, un équivalent », écrit Guillevic.¹

Guillevic aimait à dire en parlant de traduction que c'était « une façon de trinquer ». Pourquoi pas ? L'amitié entre poètes lui était nécessaire et il est normal qu'il ait accepté de traduire les poètes étrangers qu'il aimait afin de faire partager leurs poésies à de nouveaux lecteurs. C'est cette fraternité et cette convivialité naturelles qui l'ont mené à bien comprendre la poésie des autres poètes et pouvoir ainsi la traduire avec une exactitude dévouée mais aussi avec une liberté qui lui semblait essentielle à la transmission d'une « vérité poétique ».

Il est intéressant de comparer les diverses traductions d'un même poème par des poètes différents. C'est ce que j'ai pu faire, connaissant la

langue hongroise et bien entendu le français, grâce à ce volume contenant un choix de poèmes d'Attila József paru en 1961 aux Editeurs Français Réunis et auquel ont contribué des poètes prestigieux tels Paul Eluard, Tristan Tzara, Jean Rousselot, André Frénaud, Alain Bosquet entre autres et Guillevic qui en a également rédigé la préface.

À cette époque Attila József, cet immense poète hongrois, (1905-1937) n'était guère connu des lecteurs de poésie en France et il est juste de saluer ici Ladislav Gara qui a été l'initiateur de cet « Hommage à Attila József par les poètes français » paru en 1961. Depuis et fort heureusement, le prestige de ce poète a franchi les frontières de son petit pays dont la langue n'est parlée que par quelques millions d'individus. Et grâce à Georges Kassai et Jean-Pierre Sicre qui ont publié en 2005 un volume de presque 700 pages, intitulé *Aimez-moi* les lecteurs français ont la chance de pouvoir mieux le connaître. Guillevic s'est rendu plusieurs fois en Hongrie où il s'est lié d'amitié, en particulier avec Gyula Illyés et György Somlyó² qui sont venus fréquemment à Paris. Grâce à l'amitié et par l'échange, Guillevic a pu approcher la société et la poésie hongroises.

Guillevic commence sa préface par deux vers du poète qui indiquent immédiatement pourquoi, et il l'a souvent raconté, il était si proche de lui:

Les feuilles bruissent comme des tracts...

Gronde, camarade forêt...

Et il souligne qu'il faut avoir été un militant pour que les feuilles dans une forêt évoquent le bruit des tracts et il faut que ces tracts aient été quelque chose d'essentiel dans votre vie, une véritable obsession, ajoute-t-il.

On comprend la proximité immédiate de ces deux poètes, cette fraternité militante qui ne manque pas d'apparaître chez l'un comme chez l'autre au cours de périodes particulières de leur vie. Attila József vient d'un milieu pauvre, sa mère est blanchisseuse et doit nourrir ses trois enfants tandis que le père abandonne sa famille et court le monde. Guillevic, lui, ne connaît pas la misère mais vit dans un pays rude et vient d'un milieu culturellement pauvre. Chez l'un comme chez l'autre, il n'y a

pas de livres à la maison. Attila József écrit des poèmes d'une réalité brute, sauvage, saignante, n'hésitant jamais à dénoncer la misère, la pauvreté, les malversations d'une administration et d'une dictature qui le révoltent. La Hongrie est alors dirigée par l'Amiral Horthy sous une dictature qui sévira de 1920 à 1944. Quelques dizaines d'années plus tard Guillevic lui aussi écrit des poèmes de dénonciation et de révolte dans Exécutoire, Terre à bonheur et quelques-uns des 31 Sonnets (et l'on peut en trouver tout au long de son œuvre) inventant un lexique de pierre brute, utilisant des mots en apparence peu poétiques, des mots du quotidien, l'armoire, le bol, la chaise, tout en faisant pénétrer sa poésie dans ses espaces d'humanité qui l'ont conduit à sa propre « vérité poétique ».

Les traductions de Guillevic suivent parfaitement la rudesse de ton, de style, de rythme d'Attila József même si parfois la traduction d'un autre poète est plus « exacte », Guillevic réussit à donner l'exactitude de l'intention avec la même force que l'original. Sur la perte de l'exactitude Guillevic répond « Il est rare qu'une chose ne se perde pas. Il appartient alors au traducteur de sacrifier ce qui n'est pas essentiel. À mon avis, c'est une des raisons pour lesquelles le traducteur doit être poète ».³

On peut le remarquer dans plusieurs poèmes. Ici je veux mettre côte à côte Guillevic et Rousselot dans la première strophe d'un poème. Les traductions des titres eux-mêmes indiquent le choix de l'essentiel adopté par chacun des adaptateurs :

Adaptation de Guillevic

Dieu est long

Dieu est long, jamais fini
Court est le lard aujourd'hui
Le pauvre est plein de misères
Et c'est là son luxe à lui.

Adaptation de Jean Rousselot

Il est si grand

Le bon dieu est immense

Le bout de lard est petit
Le pauvre homme est plein de souffrances :
— C'est là son luxe, à lui —

Tout en ménageant le respect que je dois à Jean Rousselot poète lui-même et qui a tant fait pour les autres poètes, il me semble que la traduction de Guillevic est plus percutante, plus travaillée aussi, plus proche de ce qui ne peut se démontrer en poésie et qui apparaît ici avec évidence : l'âme et le chant poétiques.

Je prendrai comme deuxième exemple un extrait d'un autre poème intitulé « Surgis de tes profondeurs ».

Adaptation d'André Frénaud

Mon Dieu accorde-moi la peur,
J'ai grand besoin de ta colère,
Surgis de tes profondeurs
Sors-moi du cours du néant.

Dénué, qu'un cheval renverse
À peine sorti de la poussière,
Je joue parmi les pointes des tourments
Trop fortes pour le cœur d'un homme.

Adaptation de Guillevic

Mon Dieu, inflige-moi la peur.
— Ah ! j'ai besoin de ta colère —
Viens, surgis des profondeurs
Sors-moi du néant solitaire

Renversé par tous les chevaux,
À peine je sors des poussières,

Je joue mal avec les couteaux
Des grands tourments qui me lacèrent.

Là encore, et une nouvelle fois avec tout le respect que je porte à Frénaud, Guillevic l'emporte par cette façon brutale d'invoquer Dieu. Chez Frénaud c'est une prière, chez Guillevic c'est une nécessité, un ordre qui doit être entendu au plus haut. Attila József ose ordonner à Dieu et c'est bien ce que Guillevic saisit dans toutes ses nuances. Dans la deuxième strophe, l'adaptation de Frénaud donne un sens plus spirituel aux vers avec « les pointes du tourment » alors que chez Guillevic ce sont les couteaux qui tranchent la chair et conduisent à une réalité sombre et violente. C'est dans sa chair que le poète ressent ces tourments et Guillevic traduit parfaitement l'intensité de la douleur et de l'appel.

Je veux montrer ici l'attachement de Guillevic à la poésie hongroise bien plus qu'analyser tout son travail de traduction d'où les deux seuls exemples cités qui ne valent pour ce qu'ils sont dans leur champ restreint.

Pour avoir été proche de Guillevic dès cette période et pour avoir voyagé avec lui en Hongrie, l'avoir vu vivre parmi les poètes hongrois, je peux témoigner de son attachement à ce pays et à ses poètes. Ainsi, quand les éditions Corvina ont décidé de faire traduire en français quelques-uns des meilleurs poètes hongrois, c'est tout naturellement qu'ils se sont rapprochés de Guillevic et lui ont demandé de participer au choix des poètes. Le livre a fini par s'intituler : *Mes poètes hongrois*. Pour réaliser ce projet Guillevic a bénéficié de l'aide intelligente et passionnée de ces quatre éminentes personnes que furent pour ce travail Elisabeth Gyarmati et György Somlyó poètes eux aussi, de Ladislav Gara et Tivadar Gorilovics avec lesquels il a travaillé pour réunir et réussir cette transmission qui nous aide à mieux connaître la poésie hongroise et à travers elle son Histoire, sa société, son engagement, ses espérances.

Ainsi, traduisant János Arany (1817-1882) dans « Les bardes Gallois », poème qui symbolise sa résistance contre l'empereur François-Joseph, ou bien Endre Ady (1877-1919) dans un poème de vengeance et de bon vin, quand il adapte Gyula Illyés dans « Les oies sauvages » qui peuvent évoquer les mouettes de Carnac ou les poèmes courts et

percutants de János Pilinsky, (1921-1981) dans « La passion de Ravensbrück », et nous sommes ici proches de ces immenses poèmes que sont « Les charniers », Guillevic est en totale osmose avec le sens profond de l'original.

Bien sûr on peut dire qu'il en était de même pour lui quand il traduisait les poètes allemands. Personnellement je ne peux le confirmer ne connaissant pas la langue allemande, mais il me plaît à penser que l'universalité d'un Guillevic peut seule prétendre à cette intimité qu'un poète de sa dimension porte et partage. Que dit Guillevic lui-même à propos de la traduction : « En somme, traduire un poème ressemble beaucoup à écrire un poème. Et quand il écrit son poème, quel poète peut affirmer qu'il connaît le texte original qu'est cette matière informe qui se présente à lui pour trouver forme par le dire, cette espèce de monstre ou de viscère géant qu'il doit avaler pendant qu'il est lui-même la proie ? »⁴

Guillevic a eu la capacité de traduire sa propre langue dans cette langue inédite à chaque poète qu'est la poésie et son chant poétique a su briser toutes les parois, tous les murs en se donnant aux autres et à soi-même.

Notes

¹ Extrait de la préface, *Mes poètes hongrois*, Budapest, Éditions Corvina, 1967.

² Gyula Illyés (1902-1983) et György Somlyó (1920-2006).

³ Extrait de la préface, *Mes poètes hongrois*, Budapest, Éditions Corvina, 1967.

⁴ Extrait de la préface, *Mes poètes hongrois*, Budapest, Éditions Corvina, 1967.